


« Clefs pour l'autogestion », un livre d'A.Guillern et Y.Bourdet

## L'autogestion, qu'est-ce que c'est ?

 Notre camarade Alain Guillern, membre du PSU, en association avec Yvon Bourdet, vient d'écrire « Clefs pour l'autogestion ». Ce livre sortira bientôt en librairie dans la collection Clefs éditée par Seguers.

TS a été sensible à cet ouvrage militant plein d'un esprit de recherche libre sur la question fondamentale de l'autogestion, sur laquelle le PSU a fondé sa stratégie politique.

L'autogestion, c'est l'organisation égalitaire par les hommes eux-mêmes, « selon leurs désirs », et ne passant pas par un état répressif et par des minorités dominantes.

Théorie de l'autogestion, historique de la cité grecque à la tentative tchécoslovaque en passant par la Commune de Paris, cheminement de la revendication de l'autogestion de nos jours

*Aujourd'hui, beaucoup de mouvements politiques et syndicaux de gauche essayent de donner une place dans leurs programmes à un concept qui traverse l'histoire du mouvement ouvrier : l'autogestion. Mais le moins qu'on puisse dire, c'est qu'ils ne savent pas toujours très bien d'où il vient, ce qu'il signifie, ni ce qu'il implique réellement.*

*L'autogestion n'est pas une « idée vague », un « idéal ». Elle a des sources profondes dans l'histoire de l'humanité, dans l'action et la pensée révolutionnaires du prolétariat, même si le mot même d'autogestion est assez récent, du moins en français. Du slogan : « Peuple, sauve-toi toi-même », à celui d'« auto-gouvernement des producteurs associés », de l'Enragé Varlet à Karl Marx, le mouvement prolétarien a revendiqué ce que le mot signifie : la gestion ouvrière non seulement des entreprises, mais de toute la société.*

*Le mot d'ordre d'autogestion synthétise, en effet, les concepts essentiels de la lutte du prolétariat moderne. Ces concepts peuvent se ramener à quatre :*

— Le socialisme ne se réduit pas à la nationalisation des moyens de production (programme, par excellence, de la

dans les pays industriels ; tels sont les points essentiels étudiés dans cet ouvrage.

Tout en rendant compte du phénomène global de l'autogestion, tout en présentant le tableau le plus complet des diverses tendances politiques et syndicales s'y référant, Yvon Bourdet et Alain Guillern n'hésitent pas à s'engager dans une élucidation théorique précise ni à discerner les perversions éventuelles du concept d'autogestion. La conclusion synthétise le résultat de ces recherches et nous en publions l'essentiel. Nous ne pensons pas pour autant que la définition des quatre concepts retenus dans cette conclusion clôt le débat sur l'autogestion. Ce qui nous paraît le plus intéressant, sont les perspectives ouvertes par cette démarche



bureaucratie capitaliste) ; il est l'auto-gouvernement des producteurs associés.

— L'URSS et les démocraties populaires ne sont pas socialistes, mais capitalistes-bureaucratiques. Cette bureaucratie n'est pas, à proprement parler, une « nouvelle classe » ; elle est une transformation du capitalisme.

— La crise actuelle de la société ne résulte pas essentiellement de l'exploitation (phénomène commun à l'esclavage, au servage et au mode de production « asiatique »), mais de l'aliénation et plus précisément de la réification dont le prolétariat, tendant à se constituer en classe, est la négation permanente.

— Cette négation de l'aliénation — l'autogestion — ne consiste pas en un aménagement des conditions de travail, mais en l'invention d'un nouveau type d'activités librement construites qui révolutionnent le travail, les outils et les produits.

La reconnaissance de ces quatre thèses n'est pas sans incidence sur la définition du concept central du marxisme : le prolétariat. L'équation commune : prolétariat = classe ouvrière — travailleur-producteur, et sa conséquence selon laquelle le travail aliéné libérera le travailleur (selon la « dialectique du maître et de l'esclave ») et se transformera de lui-même en travail libre sont

radicalement remises en cause par la thèse que nous développons. En effet, c'est, à notre avis, un grave contresens des épigones de Marx d'avoir confondu le travail salarié avec la praxis. En fait, le prolétariat n'est révolutionnaire que dans la mesure où il tend à abolir le salariat, cette situation qui l'oblige — pour se nourrir et se reproduire — à vendre sa force de travail, répétant quelques gestes qui à eux seuls ne produisent aucun objet, exécutant les plans d'autrui (l'hétérogestion) pour la construction de choses étrangères à sa créativité et dont il est dépossédé.

Le programme de la bourgeoisie capitaliste (dans sa forme privée, bureaucratique ou technocratique) — Marx le montrait très bien dans *Le Manifeste Communiste* —, c'est le productivisme à tout prix ; le programme du prolétariat, au contraire, ce n'est pas de produire ces objets qui produisent artificiellement des sujets capables de les consommer, c'est de libérer la créativité inventive des hommes, de leur restituer leur activité poétique.

Mais tant qu'il ne réalise pas son concept, qu'il ne s'érige pas « en classe dominante dont le secret est la dissolution de toutes les classes de la société », le prolétariat semble se manifester tel que le façonnent le travail et la société bourgeoise : en classe ouvrière empirique dont le but est le réformisme et non la révolution. Interprétant ce fait non comme une conséquence historique, mais comme un phénomène d'essence, Kautsky et Lénine en déduiront

que le prolétariat n'a pas en lui-même la raison de son auto-émancipation, que la théorie salvatrice doit lui être apportée de l'extérieur par des intellectuels issus de la bourgeoisie qui organiseront — bientôt une « avant-garde éclairée » dont on ne sait que trop que les bonnes intentions pastorales affichées se changeront vite en autoproclamation de la vérité de l'histoire, en une direction idéologique, puis politique et économique qui reproduit la société de classe..

A l'opposé de ces thèses, il semble que le prolétariat — c'est-à-dire l'immense majorité de la population salariée et scolarisée — porte l'exigence d'une vie librement construite et d'une organisation sociale transparente (le contraire de ce qu'on appelle l'Etat). Cela ressort (pour s'en tenir à l'histoire récente) aussi bien de mai 68 que du « mai rampant » d'Italie, de la révolte des OS que du mouvement pour une éducation anti-autoritaire, de l'action des ouvriers de Lip ou, à Cerisay, que de celle des femmes, de la crise de la psychanalyse que des émeutes dans les prisons, etc. (...)

Surtout, on nous fait — de bonne ou de mauvaise foi — un injuste procès lorsqu'on nous accuse de projeter dans l'avenir la notion abstraite d'un prolétariat qui réduirait l'humanité à la sériation d'êtres identiques dans la termitière d'une société bureaucratique. Notre analyse n'est en rien une telle anticipation philosophique, puisqu'elle est essentiellement une critique des dys-

fonctions actuelles de la société hétérogérée, la description et la prise en compte de toutes les protestations contre l'exploitation, l'aliénation et la réification, qu'il s'agisse — comme en 1968 — du mouvement imprévu du prolétariat industriel qu'à la suite de Marcuse on avait un peu vite cru définitivement « intégré » ou qu'il s'agisse « de catégories de salariés hors le prolétariat industriel, des étudiants et des jeunes, de parties croissantes de la population féminine, de fractions d'intellectuels et de scientifiques, de minorités ethniques ». Nous répétons donc inlassablement (quoique, semble-t-il, inutilement) que les exposés de contre-société que nous essayons de présenter n'ont absolument rien d'une quelconque législation a priori ; ils ne sont que des exposés provisoires, mais aussi nécessaires à la marche que le regard. Les paysages prévus par la critique sociale ne sont ni mirages ni paradis, mais le chemin à parcourir vers un horizon modifiable. Nous ne savons pas ce que les hommes seront, mais nous luttons pour qu'ils se délivrent des entraves qui les empêchent, aujourd'hui et tous les jours, d'être également libres de réaliser leurs diversités infinies. Nous ne faisons pas de science-fiction. Nous cherchons, au contraire, à démontrer que l'autogestion est non seulement possible et nécessaire, mais qu'elle est déjà là, invisible, comme est invisible la rotation de la Terre.